



Du 28 janvier au 7 février

# VERS TOI TERRE PROMISE

TRAGÉDIE DENTAIRE

De Jean-Claude Grumberg / Mise en scène Charles Tordjman

GRANDE SALLE

Durée : 1h30

**CONTACT SCOLAIRES**

*Marie-Françoise Palluy*

04 72 77 48 35

*marie-francoise.palluy@celestins-lyon.org*

# VERS TOI TERRE PROMISE

TRAGÉDIE DENTAIRE

De Jean-Claude Grumberg / Mise en scène Charles Tordjman

*Avec Philippe Fretun, Antoine Mathieu, Clotilde Mollet, Christine Murillo*

*Scénographie* - Vincent Tordjman  
*Lumières* - Christian Pinaud  
*Musique* - Vicnet  
*Costumes* - Cidalia Da Costa  
*Maquillage* - Cécile Kretschmar  
*Collaboration artistique* - Zohar Wexler  
*Régie générale* - Frédéric Stengel  
*Construction du décor* - Ateliers Marigny

Production : Théâtre de la Manufacture, Centre Dramatique National Nancy Lorraine  
Coproduction : Théâtre du Jeu de Paume, Aix-en-Provence, Grand Théâtre de Luxembourg,  
Théâtre du Rond-Point, Paris  
Avec le soutien de la Fondation pour la Mémoire de la Shoah  
Cette oeuvre a bénéficié de l'aide à la production et à la diffusion du fonds SACD  
Production réalisée dans le cadre d'un accord de coopération avec le Théâtre Cameri de Tel Aviv  
Avec le soutien du Théâtre de la Commune - Centre Dramatique National d'Aubervilliers  
Éditions Actes Sud-Papiers

# SOMMAIRE

VERS TOI TERRE PROMISE .....	4
JEAN-CLAUDE GRUMBERG .....	5
UNE HISTOIRE « VRAIE » D'APRÈS GUERRE .....	6
RENCONTRE AVEC JEAN-CLAUDE GRUMBERG.....	7
CHARLES TORDJMAN .....	9
LES VOYAGES IMAGINAIRES .....	10
LES ÉCHOS DE LA PRESSE .....	11
MORCEAUX CHOISIS .....	12
APPROCHE DIDACTIQUE .....	14
LEXIQUE .....	17

## VERS TOI TERRE PROMISE

Qu'est-ce qu'une tragédie dentaire ? C'est tout d'abord le souvenir d'un enfant de onze ans et ses visites chez le dentiste vécues comme une épreuve. Avec le recul de la mémoire, il réalise que la véritable épreuve est celle que traversent le dentiste Charles et son épouse Clara. Aux lendemains de la Seconde Guerre mondiale, ils ont vu partir leurs deux filles, l'une en déportation, l'autre chez les carmélites. Deux disparitions douloureuses au centre du couple et de sa quête désordonnée pour aller de l'avant. Bien que laïques, ils songent à la terre promise, au départ pour Israël\*. Que trouveront-ils là bas ?



© Christine Sibran

Cette tendre comédie fait alterner les moments au présent avec Clara et Charles, et les souvenirs de cet enfant par qui nous arrivons dans ce cabinet. La présence d'un chœur donne à ces destins l'écho et l'épaisseur du temps. Malgré les épreuves, les pertes, les spoliations, les injustices, Charles et Clara restent habités par l'espoir et le devoir de vivre et d'en sourire, au milieu d'un monde parcouru de chants religieux.

Inspiré d'un personnage réel qui marqua l'enfance de l'auteur, le dentiste émeut par son merveilleux pessimisme, si légitime et si vital. Portée par l'humour et la tendresse de quatre magnifiques acteurs, cette tragédie dentaire illustre le ton doux-amer qui rend si chaleureux le théâtre de Jean-Claude Grumberg.

## JEAN-CLAUDE GRUMBERG

Jean-Claude Grumberg est né en 1939. Son père meurt en déportation. Il exerce différents métiers, dont celui de tailleur, avant d'entrer comme comédien dans la compagnie Jacques Fabbri.

Il est l'auteur d'une trentaine de pièces de théâtre et l'ensemble de son oeuvre théâtrale est disponible aux éditions Actes Sud-Papiers ou Babel. Il aborde l'écriture théâtrale en 1968 avec *Demain une fenêtre sur rue*, puis ce sera *Mathieu Legros*, *Chez Pierrot*, *Michu*, *Rixe*. *Amorphe d'Ottenburg* appartient à cette époque. Ensuite, mis à part *En r'venant d'l'expo* qui raconte le destin d'une famille de comiques troupiers à la Belle Époque, le théâtre de Jean-Claude Grumberg entreprend de mettre en scène notre histoire et sa violence. Avec *Dreyfus* (1974), *l'Atelier* (1979) et *Zone libre* (1990), il compose une trilogie sur le thème de l'occupation et du génocide.

Au cinéma, il est scénariste de : *les Années sandwiches*, coscénariste avec François Truffaut pour *le Dernier Métro*, *la Petite Apocalypse* de Costa Gavras, *le Plus Beau Pays du monde* de Marcel Bluwal (1999), *Faits d'hiver* de Robert Enrico (1999). Pour la télévision, il écrit les scénarios de : *Thérèse Humbert*, *Music Hall*, *Les Lendemain qui chantent* et *93 rue Lauriston*.

Il est également depuis 1999 l'auteur de nombreuses pièces pour la jeunesse. Il a reçu le Grand Prix de l'Académie française, le Grand Prix de la SACD (Société des Acteurs Compositeurs Dramatiques) pour l'ensemble de son œuvre, le prix de littérature de la ville de Paris et de nombreux Molières et César. La suite de récits, *Mon père inventaire*, est publiée au seuil dans la collection la Librairie du XXI<sup>e</sup> siècle.

Jean-Claude Grumberg est l'un des seuls auteurs dramatiques contemporains français vivants à être étudié en collège (notamment l'Atelier).



© Christine Gassi

## UNE HISTOIRE « VRAIE » D'APRÈS GUERRE

La qualité médiocre de mon émail m'a conduit à fréquenter, enfant puis adolescent, un dentiste proche de mon domicile. Pourquoi ce dentiste, son épouse et leurs deux filles, se sont-ils imposés à moi, la soixantaine venue, comme l'incarnation de notre douleur d'après-guerre, de l'après Shoah\*, comme on dit aujourd'hui et qu'on ne disait pas hier ? Comment, à travers leur malheur, ma mère a pu relativiser le sien. Ainsi donc il y avait une hiérarchie dans la perte. Celle du mari de ma mère, mon père donc, s'avérant moins douloureuse que celle si particulière des dentistes : une fille disparue à Auschwitz\*, l'autre chez les Carmélites. Bien entendu je ne prétends pas relater la vraie vie des dentistes, non, j'ai voulu en rester aux maigres informations que j'ai pu arracher enfant au silence des adultes.

Je me vois encore entrer, le ventre noué, dans la salle d'attente : quelques chaises dépareillées, les murs garnis de papier défraîchi, aucun effort de représentation, la désolation, le laisser-aller. Puis me hisser sur le siège et découvrir le visage dévasté du dentiste mordillant sa lèvre inférieure. Un cabinet exigu, un siège datant d'avant-guerre, du temps où le bonheur fréquentait encore la maison. La tragédie donc, oui. Mais une tragédie dérisoire, étroite, sans grandeur, tragédie sur mesure que nous vivions tous et qui nous condamnait à de multiples et absurdes démarches administratives. Oui, tandis qu'on jugeait puis graciait les collabos, qu'on célébrait les résistants, le silence enveloppait les survivants et les familles des déportés.



Je ne sais pourquoi, tant d'années après, les dentistes m'ont choisi pour chanter, ni pourquoi Tordjman, par l'entremise amicale de Paul Tabet, les a choisis, lui, à son tour. Ce sera donc à Charles Tordjman et à son équipe artistique de recréer cette après-guerre, de faire vivre cette *Tragédie dentaire* sans roi ni reine. Ce sera à lui de manoeuvrer le trône des douleurs et de mesurer la rage destructrice du dentiste. Ce sera à lui de ramener l'enfant que je fus, et que sans doute je reste, dans ce cercle banal à pleurer comme chantait Édith Piaf que ma mère et sans doute Clara, la femme du dentiste, aimaient tant.

Voilà ce qui serait bien, Charles, c'est que ce soit comme une chanson d'Édith Piaf, le rire en prime, en Yiddish\* peut-être.

Dans un débat récent à propos de *L'Atelier*, un élève m'a demandé : « comment pouviez-vous vivre après la Shoah? », je n'ai pas su quoi répondre sinon « on vivait ». Ce serait bien que *Vers toi* puisse donner une partie de la réponse.

Ah, j'oubliais, c'est aussi une pièce sur la foi. On croit qu'on ne croit pas. Voilà le credo de Charles le dentiste. Il croit qu'il ne croit pas. Il ne veut à son chevet ni rabbin, ni archevêque. En un temps où le religieux revient au galop, il est bon que chacun affiche sa propre foi. Voilà la mienne : je crois que je ne crois pas, comme le dentiste, et ce de plus en plus.

Ce que je sais, c'est qu'ils cédèrent leur nid à un oiseau migrateur venu du Maroc, et qu'ils fendirent les flots vers la terre promise pour y refaire leur vie, ou la finir, ou simplement, comme tous les vaincus des tragédies du monde, en exil.

Jean-Claude Grumberg  
Mars 2008

## RENCONTRE AVEC JEAN-CLAUDE GRUMBERG

La voix de Sarah Vaughan, ample, profonde, m'emporte. Je reviens de loin. Mais où suis-je ? Oui, dans ce café près de l'Odéon où j'ai suivi l'homme au chapeau il y a près d'une heure. J'en reste secoué. Il a fait défiler devant moi le siècle, le vingtième, ramassé l'histoire du Théâtre d'Eschyle à Brecht, évoqué les mouvements des Juifs, de la destruction du temple aux parcours étoilés de la diaspora et la stupeur d'après *Nuit et brouillard*. Tout ça était parti de *Vers toi Terre promise*.

### ***Pourquoi dans votre pièce, vous avez mis le sous-titre Tragédie dentaire ?***

Une tragédie qui se passe chez les dentistes. En général, les dentistes ne sont pas des personnages tragiques. On pourrait dire aussi : une tragédie des petites gens. Il y a un trône, il y a même une lutte pour conserver le trône. Il y a des problèmes de pouvoir, il y a l'exil, la perte des enfants, un chœur, tous les ingrédients d'une tragédie. En même temps, elle est dentaire car elle est située dans un climat, avec des clients, un métier qui n'est pas sympathique. Je ne savais pas que je l'appellerais *Tragédie dentaire* en l'écrivant. *Vers toi Terre promise*, c'est également le titre du cantique chrétien qui est pris comme une autre ironie. [...] Un titre doublement ironique mais qui dans le même temps peut être pris comme une œuvre d'espoir. On peut le dire aussi puisqu'ils partent, en fin de compte...

### ***Est-ce vraiment d'espoir qu'il s'agit lorsqu'ils partent ? L'appel du muezzin qui les accueille depuis les côtes d'Israël n'est pas forcément...***

De toute façon, ils fuient quelque chose. C'est le sens de l'exil. Ils n'ont plus leur place ne peuvent plus tenir leur rôle, n'ont plus de raison de se battre pour reconquérir quelque chose... Donc ils partent. Et ils partent vers un endroit où tout semble leur dire que là-bas, c'est leur place. Lui semble moins y croire qu'elle. Oui, mais il ne croit pas non plus au reste...

### ***« Il croit qu'il ne croit pas », dit le dentiste. Est-ce également ironique ?***

C'est ironique parce qu'on est tous piégés dans un discours... qu'on le veuille ou non, on se définit par rapport au religieux. À n'importe quel moment quelqu'un peut nous éliminer de la discussion en disant « Vous ne pouvez pas comprendre parce que vous ne croyez pas ». Et nous, nous ne pouvons pas leur dire « Vous ne pouvez pas comprendre parce que vous croyez » ... En même temps, tout ça n'était pas prémédité. C'est vraiment un souvenir d'enfance. C'est ce souvenir d'enfance qui peu à peu a pris sa place dans d'autres souvenirs, dans d'autres personnages. Je l'ai cité dans *Mon père. Inventaire* où je faisais un petit récapitulatif de l'histoire telle que je la voyais.

### ***Le personnage de l'enfant dans la pièce c'est un peu l'auteur, c'est un peu vous ?***

Non, non, c'est tout à fait moi dans cette pièce. Je le déclare, d'ailleurs : « Je suis l'acteur qui joue l'auteur... ».

Après la publication de *Mon père. Inventaire*, il y a des gens qui m'ont appelé et qui m'ont raconté la vraie histoire de cette sœur qui a eu une vie magnifique. Petit à petit j'ai appris la vraie histoire des parents qui n'est pas comme celle que je raconte. Eux ont été sauvés avec leur fille par les sœurs de Sion, à Grenoble. Donc, bien que j'avais d'autres informations, j'ai voulu rester sur le souvenir d'enfance, c'est-à-dire sur ce que je projetais, moi, sur cette histoire... C'est pour ça que j'ai changé les noms, les lieux... En même temps, les filles de dentistes dont la sœur a été déportée et dont les parents sont partis en Israël, il n'y en a pas trente-six, donc cette dame peut encore se reconnaître... On m'a proposé de la raconter... Je n'ai pas voulu... Pour ne pas, justement, être pris par la vérité historique. Je préfère rester sur ce que l'enfant imagine...

[...]

***Avez-vous un secret d'écriture ? On est ému à la lecture de la pièce. Il est plutôt rare d'être ému dans la littérature théâtrale contemporaine.***

En fait, ça dépend ce que les gens cherchent. Je pense que pendant très longtemps, l'émotion a été quasiment interdite au théâtre. J'ai connu le moment où le rire était interdit. Enfin, interdit... Il était l'objet de soupçon. Je pense que l'émotion, aujourd'hui, est l'objet de soupçon. Alors effectivement, avec cette démarche-là, on ne peut pas trouver beaucoup de textes...

Les gens ont tendance à reproduire le mouvement directeur... Après, vous avez Arthur Miller... dans *Mort d'un commis voyageur* toute la planète sanglote. Que ça se joue en Chine ou à Santiago... Moi, j'ai un double objectif, je veux émouvoir... Miller ne cherche pas du tout à faire rire. Moi, il faut que je trouve le moyen de balancer. Que les gens aient le choix entre une émotion proche des larmes et une émotion proche du rire ? C'est un peu la cuisine... [...]

Si on prend l'exemple d'Arthur Miller, il écrivait pour les américains. Tout le monde savait qu'il parlait d'une famille juive mais il n'avait pas à le dire. Il ne travaillait pas sur le particularisme. Donc, quand il est monté en Chine ou au Japon, c'est une famille...

Moi, je me suis engagé très tôt dans une description du monde juif que j'ai connu, qui a disparu, qui n'existe plus sous cette forme-là... Et que je n'ai même pas réellement connu. Entre *Dreyfus* qui se passe en Pologne, *L'Atelier* qui se passait après-guerre... On peut dire que *Vers toi...*, c'est une sorte de sœur de *L'Atelier* puisque le personnage de ma mère était dans *L'Atelier*. C'est elle, la mère de l'auteur, qui vient et qui est en relation avec ce couple de dentistes. Ça, c'est tout à fait vrai. Je revois encore ma mère et la dentiste se tenir le bras, puis s'essuyer les yeux, lever les bras et puis sécher vite leurs larmes en se faisant un signe qu'elles ne parlaient de rien, qu'elles ne disaient rien lorsque le dentiste paraissait. Ces choses ont dû me parler, tout à fait à mon insu parce qu'on ne fréquentait pas de parents de déportés. On avait, en face de la cour de chez nous, un couple, j'en parle aussi dans *Mon père. Inventaire*, qui ne se parlait plus. L'un parce qu'il était communiste, l'autre parce qu'elle était sioniste\*.

En fait, ils ne se parlaient plus depuis que leur fille avait été déportée. Eux étaient survivants, ils n'avaient pas été pris et ma mère me disait : « Ils n'ont pas de sujet de conversation ». On les croisait, mais je n'avais pas l'occasion d'entrer chez eux, donc on n'en fréquentait pas... Ensuite, j'ai eu l'occasion d'en rencontrer dans les ateliers mais en fin de compte, c'était quelque chose, à la fois de très proche et d'aussi éloigné de nous que pour le reste des habitants de la planète.

***De la pudeur ?***

On vivait, en fait, entre juifs communistes. Il y en avait qui avaient été déportés. Il y en avait qui avaient été résistants, il y en avait qui avaient été prisonniers mais ils ne parlaient pas de ça parce que parler de ça, c'était dire, il y a les Juifs et il y a les autres. Alors qu'eux, en public, du moins, ils disaient, ça n'existe pas tout ça, on est tous des enfants de Staline ou des enfants de Trotsky ou des enfants de la Terre. Et puis, très vite, le fait qu'il y ait des communistes d'un côté, les Sionistes\* de l'autre côté et ils ne parlaient que de leur boutique, les uns et les autres. Toute l'activité culturelle qui était absolument florissante dans l'entre-deux guerres a quasiment disparu. Les revues parlaient politique, ne parlaient plus littérature, on ne faisait pas comme dans les années vingt-trente des traductions de Sholem Aleichem\* dans des petites revues où l'on publiait des nouvelles. Ensuite, il y a eu un grand écrivain dans le Yiddish, c'était Singer, les autres disparaissaient et la langue avait disparu, les locuteurs avaient disparu. Du côté de ma mère, c'était plutôt une forme d'accumulation. Elle avait du mal à lire, elle était handicapée d'un tas de points de vue tout en étant née à Paris. Donc, elle avait une sorte d'histoire compliquée. Elle parlait comme Arletty mais elle ne savait pas lire et pas écrire. Donc, il fallait expliquer tout ce qu'il s'était passé, comment tout en naissant à Paris, ils étaient repartis vers l'Est et c'est des histoires. Je suis en train d'essayer d'écrire toute une série de textes autour de ça. Je pense qu'en fin de compte on s'est mis beaucoup à envier les juifs. Apparemment, ils sont dans le sujet. Ils ont une histoire à raconter. Alors, pour peu qu'ils se mettent à la raconter... Une fille dans un débat m'a dit : « vous, vous avez de la chance, votre père a été déporté, donc, vous avez un sujet ». Donc, on sent une sorte d'envie. Pour quoi nous, on n'a pas de sujet. Bon, je l'ai encouragée, je lui ai dit, peut-être qu'elle aurait un cancer ou ses parents se feraient écraser dans la rue et elle aura un sujet. Mais ce sera moins bien (il rit).

[...]

François Rodison  
Extrait de l'entretien paru dans le Bulletin 5  
Édité par le Théâtre de la Manufacture



## PORTRAIT DU METTEUR EN SCÈNE

Charles Tordjman dirige le Théâtre de la Manufacture, Centre Dramatique National Nancy Lorraine depuis le 1<sup>er</sup> janvier 1992. Il a toujours montré dans son itinéraire artistique un attachement particulier à l'écriture d'aujourd'hui en travaillant avec des auteurs vivants. Il a notamment passé commande de plusieurs textes à Tahar Ben Jelloun, Bernard Noël, Serge Valletti...

Il a monté également, entre autres, *L'Opéra de quat'sous* de Bertold Brecht et Kurt Weil (1995), *Le Misanthrope* de Molière (1997), *Oncle Vania* d'Anton Tchekhov (2001) et *Je poussais donc le temps avec l'épaule Temps 1* et *Temps 2* de Marcel Proust (2001 et 2004).

Avec François Bon, il a notamment mis en scène *Vie de Myriam C.* (CDN Nancy Lorraine et Théâtre National de Chaillot, 1998), *Quatre avec le mort* (Comédie-Française, 2002) et *Daewoo* (festival d'Avignon, 2004) : *Daewoo* a depuis reçu le Molière du meilleur spectacle du théâtre public en région ainsi que le Prix de la critique, décerné par le Syndicat Français de la critique théâtre-musique-danse au titre du meilleur spectacle de la saison.

En 2004, il met en scène *Der Kaiser von Atlantis*, un opéra de Viktor Ullmann produit par l'Opéra National de Lorraine. En novembre 2005, il a créé *L'Éloge de la faiblesse* d'Alexandre Jollien, au Théâtre Le Poche de Genève produit par le Théâtre E.T.E. Vidy-Lausanne.

Il a également créé *Anna et Gramsci*, adaptation du *Syndrome de Gramsci* et *La langue d'Anna*, de Bernard Noël, au Théâtre National de Chaillot en avril 2006. En janvier 2008, il présente *Slogans* de Maria Soudaïeva traduit par Antoine Volodine, au Théâtre Vidy-Lausanne. En 2009, après *Vers toi Terre promise* de Jean-Claude Grumberg, il mettra en scène *Le Tribun*, un opéra de Mauricio Kagel, produit par l'Opéra National de Lorraine. À l'automne 2009, il mettra en scène *Fabbrica*, d'Ascanio Celestini, avec Serge Maggiani, Agnès Sourdillon et Giovanna Marini.



© Christine Gassin

# LES VOYAGES IMAGINAIRES

## ***Israël, l'expérience onirique du conte, un lieu imprécis et magique.***

Mes voyages en Israël ont d'abord été imaginaires.

Le premier est celui de cet oncle qui me raconte avoir été à pied du Maroc en Israël. Je l'ai cru. En me racontant cette histoire, (je dois avoir sept ou huit ans) il exhibe un tambour qu'il a fabriqué lui-même avec la peau d'un mouton qu'il aurait ramenée de là-bas. La scène se passe au Maroc sur la terrasse de la maison où j'habite. Allez savoir pourquoi Israël ressemble alors pour moi au Maroc.

Second voyage, j'ai onze ou douze ans, mon père lit le soir de la Pâque juive (Pessa'h) un long texte qui raconte la sortie d'Égypte. Il lit cela en hébreu et cela me semble durer toute la nuit. J'aime lire sans comprendre même si bien sûr j'accompagne ma lecture de la traduction française. Le voyage de Moïse dans le désert dure quarante ans. Du ciel, Dieu envoie la Manne, une nourriture au goût de miel. Le pays vers lequel lui et son peuple se dirigent est celui du lait et du miel. Comment ne pas rêver de ce pays ?

## ***Israël, terre promise, terre d'accueil.***

Troisième voyage, toujours aussi imaginaire, c'est celui que je fais bien plus tard dans les années soixante. En France, je rêve de Kibboutz, de ces endroits où l'argent n'existe pas, où tout est partagé, où tout est collectif. L'égoïsme disparu, il reste l'humanité en partage. C'est un pays où les hommes ne portent pas de cravates, et font pousser de l'herbe verte dans les déserts.

## ***Israël, une terre politique et un repère affectif***

Quatrième voyage. C'est en 1967 ; la guerre des six jours. J'ai maintenant là-bas de la famille ; mes grands-parents et des oncles et tantes et des cousins. Ils sont militaires ou civils. Ils me disent qu'Israël est mon pays. J'hésite à le croire. Et pourtant je me vois les armes à la main vouloir mener un combat passionnel. Je n'irai toujours pas, ce combat restera imaginaire.

Je ferai plus tard de vrais voyages pour aller y voir ma soeur, ma famille. Tout est très compliqué. Je ne veux ni accuser, ni dénoncer. Bien sûr, je ne peux que rêver de paix.

## ***La réalité***

À Naplouse je vais au marché pour acheter du pain. Je retrouve mon arabe du Maroc. On me répond en anglais. Je veux aller sur le tombeau présumé de Moïse. Impossible. À la Mer Morte je découvre une plage pour les Israéliens et une autre pour les Palestiniens.

À Jéricho un enfant palestinien avec qui je visite une très ancienne synagogue. Il veut m'échanger un oiseau contre un stylo. Et bien sûr on rêve alors de paix et on se dit que la vie doit être bien difficile ici.

Plus tard, je reviendrai pour y voir le théâtre qui se fait ici. Je découvre une incroyable liberté de ton, une critique parfois très violente des positions et choix du gouvernement. C'est pendant un de ces voyages que je lis un texte de Jean-Claude Grumberg (merci à Paul qui anime la Fondation Beaumarchais de me l'avoir mis sous les yeux et de m'avoir fait rencontrer Jean-Claude).

Le texte *Vers toi terre promise–Tragédie dentaire* me touche énormément. Le titre m'inquiète un peu. Mais *tragédie dentaire*, le sous-titre me rassure.

Un couple à la sortie de la Shoah «perd» ses deux filles, l'une à Auschwitz, l'autre devenue Carmélite. Le couple perd son cabinet dentaire réquisitionné par un bon Français. Le couple est laïc et pourtant le voilà prêt après bien des déceptions et bien des rages à vouloir quitter la France pour aller – pourquoi pas ?– en Israël. Sans grande envie, ils quitteront leur impossibilité à vivre en France leurs deuils pour la terre promise.

Que vont-ils trouver là-bas ? Le lait et le miel ?

On entendra surtout le mélange complexe de ce chant chrétien *Vers toi terre promise* chanté par des carmélites qui croise un chant « hassidique juif » auquel se mêle de plus en plus fort le chant du Muezin. Où est-on chez soi ? Où est-ce chez soi vraiment ?

Vraiment rien n'est simple...

Charles Tordjman

# LES ÉCHOS DE LA PRESSE



## La douleur inconsolable des survivants de la Shoah

*Sous la forme d'une « tragédie dentaire », magnifiquement créée par Charles Tordjman, Jean-Claude Grumberg s'interroge sur l'identité juive, entre rires et larmes.*

« Ça arrange tout le monde de penser que les juifs ont de l'humour. Le problème est que souvent ils n'en ont pas. Ils racontent la vérité, et ça fait rire ! ». Ces propos sont de Jean-Claude Grumberg, « écrivain Juif français et athée » comme il se présente, né en 1939, à l'orée d'une « drôle de guerre » qui ne le fut pas longtemps. Auteur de près d'une trentaine de pièces, on lui doit notamment une trilogie évoquant les travaux et les jours de la communauté juive dans une société française laïque, républicaine et, à l'occasion, antisémite\* : *Dreyfus, L'Atelier, Zone libre*.

Cependant, son écriture n'est jamais celle de la plainte, de la rancœur, du règlement de compte. Féroce, drôle, acerbe, elle est celle de l'histoire et de sa mémoire, qui n'est pas, précise Grumberg, un « devoir », mais répond à « l'impossibilité d'oublier ». Une écriture qu'on retrouve avec *Vers toi, Terre promise*, créé par Charles Tordjman, directeur du Centre dramatique national de Nancy.

L'histoire raconte le retour à Paris d'un dentiste juif et de son épouse, Charles et Clara Spodek, au lendemain de la dernière guerre qui les a séparés à jamais de leurs deux filles : l'une morte dans un camp ; l'autre, sauvée de la déportation par des religieuses, s'apprête à prendre le voile, en Espagne. Ils ne la reverront plus, condamnés à se poser les questions sans réponses : comment exister lorsqu'on a perdu les êtres les plus chers ? Comment vivre dans un pays où la police a arrêté vos proches ? Comment être juif quand on affirme : « Je crois que je crois à rien » ?

La pièce est sombre, justifiant la première partie de son sous-titre, « tragédie ». Mais Grumberg lui accole un adjectif : « dentaire ». Le clin d'œil à la profession de Spodek est évident. Il est aussi une façon, tout en soulignant la douleur qui lancine le couple, de créer, par son incongruité première, cette distance indispensable qui amène au rire libérateur, « hénaurme » et jaune.

De fait, tout au fil de saynètes croquignolètes qui se succèdent (la récupération par les Spodek de leur cabinet dentaire, racheté par un collègue « bon français 100% » profitant des lois antijuives sous Vichy !). On rit. Souvent. Beaucoup. On s'émeut aussi. D'autant plus que la mise en scène de Charles Tordjman, tirée au cordeau, fait la part la plus belle, avec une délicatesse extrême, à l'humanité des personnages virevoltant dans un ingénieux décor à double étage et panneaux glissants.

Ils sont interprétés par un quatuor d'acteurs étourdissants de vie. Philippe Fretun et Christine Murillo sont Charles et Clara Spodek, le premier d'une stupéfiante retenue pince-sans-rire, la seconde d'une générosité prodigieuse jusque dans les larmes. Avec une virtuosité délicate, Antoine Mathieu et Clotilde Mollet passent d'un rôle à l'autre. Lui, « acteur qui joue l'auteur » (Grumberg fut l'enfant aux dents pourries soigné par le dentiste sur le plateau !). Elle, religieuse chantant *Vers toi, Terre promise*. Tous deux commentateurs de l'histoire ou amis inénarrables des Spodek, Max et Mauricette, déboulant chez le couple un jour de la Pâque, avec herbe amères\* et vin cacher, pour « faire le kiddouch » et célébrer le « seder » tout en s'affirmant « non-croyants » !

Au final, Charles et Clara Spodek décideront d'émigrer en Israël. Simple fuite ou désir profond de participer à la construction du nouvel État ? Jean-Claude Grumberg et Charles Tordjman ne donnent pas la réponse. Ils font seulement entendre, entre cantiques chrétiens et chants hassidiques, une voix qui s'élève : un muezzin.

15 décembre 2008  
Didier Méreuze

# MORCEAUX CHOISIS

## (4) SOLILOQUE

*Charles assis en pyjama sur son siège des douleurs sous la lumière blanchâtre qui le surplombe.*

Charles : Je suis avec elle dans son couvent, je fore une dent et je me retrouve à genoux à ses côtés, mains jointes. Qu'est-ce que je fais là ? Ce n'est pas ma place, ce n'est pas sa place. Je me remets à forer. Les yeux du patient fixent ma bouche, j'essaie de ne plus mordiller ma lèvre inférieure, je lui fais mal, il plisse les yeux, son nez palpite mais il ne dit rien. J'ai tellement souffert pendant la guerre, je souffre encore. Je pourrais lui faire un trou dans la joue, il ne dirait rien, il a tellement souffert lui aussi pendant la guerre, il souffre encore tellement. Il a perdu femme, enfant, parents. Il vient de loin pour souffrir ici avec moi, il prend le métro à Stalingrad, il est fier d'habiter Stalingrad. "Il n'y a pas de dentiste près de chez toi à qui tu puisses raconter tout ça ? Tu m'as déjà tout dit à l'OSE, au dispensaire, pourquoi me poursuivre ? Pourquoi venir jusqu'à Château Rouge ? Ça n'est même pas direct en métro ! Moi ce que j'aime ce sont les clients de passage, ou ceux qui pensent encore venir chez l'usurpateur décoré. Ceux qui sans scrupules repoussent mon bras avec colère à la moindre sensation de douleur, à la moindre crainte, ceux qui crient, ceux qui protestent, avec eux je ne peux pas me retrouver au fond du couvent, ni déambuler dans un cloître avec des cornettes qui chantent à plein poumons "Plus près de toi mon Dieu" !

Ni me retrouver dans le wagon avec Jeannette, ni entendre les aboiements des SS et des chiens. Non, avec ceux qui repoussent mon bras, je suis à mon affaire, à la lutte avec la peur et les douleurs que je provoque et endort. "Arrêtez ! Vous me faites mal !" gargouille le patient de passage. Je lève le pied, la roulette se grippe, je change la mèche puis je le fixe œil dans œil "Deux secondes encore et c'est terminé". Serment d'arracheur de dents, et je refouille profond profond, traquant la pourriture intime, il tressaille encore, il grogne, il geint. "Allons, allons, bougez pas comme ça je vais finir par vous faire mal". Lui au moins n'est pas condamné à vie. Ses yeux tournent en tous sens appelant à l'aide. "Patience, patience, chaque séance a une fin, chaque trou se colmate, chaque nerf s'arrache, au pire on arrachera la dent, une de perdue dix de retrouvées". "Mettez m'en une bien blanche, tant qu'à payer au moins qu'on la voie !". "Voilà, crachez, c'est terminé, si vous avez mal dans une heure ou deux prenez un aspro, ne mâchez pas de ce côté là ce soir, à la prochaine séance je vous la dévitalise, c'est ça, je tue le nerf, après elle ne vous fera plus jamais mal, plus jamais". Personne pour dévitaliser ma douleur, pas d'aspro, pas de gaz hilarant, pas de fin, jamais, à perpète, condamné, à perpète.

*Il se tait puis éteint la lumière et reste assis dans le noir.*

Il reprend : Condamné à errer dans les cloîtres à jamais ou à suffoquer avec Jeannette dans les douches ...

*Noir*

## (5) LA NUIT

Le chœur : Les enfants qui ont perdu leurs parents sont orphelins, mais il n'y a pas de mot pour désigner les parents orphelins de leurs enfants. Peut-être en yiddish\* ce mot existe-t-il, il doit exister, s'il n'existe pas il faut le créer d'urgence. Il manque un mot, en yiddish surtout, un mot nécessaire, un mot commun, un mot utile, un mot pour nommer les parents qui ont perdu leurs enfants. Les nuits chez les Spodek étaient plus longues que les jours, ils allaient tous deux d'une pièce à l'autre. "Que tu aies cent maisons, dans chaque maison cent pièces, dans chaque pièce cent lits et que toutes les nuits tu te jettes d'un lit à l'autre sans jamais trouver le repos". La nuit les Spodek errent, se croisent, se heurtent et même quelquefois se parlent ...

*Charles est assis sur le trône des douleurs.*

Clara : Quel genre de parents sommes-nous pour que l'unique enfant qui nous reste se détourne de nous ?

Le Chœur : ... comme deux être humains, ou presque.

Charles lisant Le Monde, après un silence : Si tu n'as que ce genre de question à poser va te coucher.

Clara : Va te coucher toi-même.

Charles : Moi je lis le journal et je ne pose pas de question.

Clara : Qu'est-ce qu'ils disent ?

Charles : La troisième guerre mondiale.

Clara : Déjà

Charles : Déjà ? Ils parlent de cela depuis des mois, des années, et toi tu dis déjà !

*Silence.*

Charles *reprend* : Dis-toi qu'elle s'est mariée, qu'elle est partie. Toutes les filles un jour quittent le domicile des parents.

Clara : Les parents en échange y gagnent des petits-enfants.

Charles : On s'en passera.

Clara : Ils deviennent grand-père, grand-mère, pépé, mémé, zaïidé, boubé.

*Silence*

*Il lit son journal*

Clara : Qu'est-ce qu'on a mal fait Charles ?

*Silence, il lit encore.*

Clara *poursuit* : Si on avait été pris toi et moi et pas Jeannette elles se seraient très bien arrangées toutes les deux, elles auraient trouvé deux bons maris, et elles auraient prénommé leur premier né Charles et Clara, et elles auraient raconté à leur belle-famille quels parents extraordinaires nous étions, et leurs maris et leurs enfants aussi auraient chéri nos mémoires, et même elles auraient fréquenté la synagogue les jours de fête pour y faire dire la prière des morts en notre honneur. Elles auraient allumé des bougies...

Charles *sans replier son journal la coupant* : Va te coucher !

Clara : Tu te souviens l'été 37 à Arcachon.

Charles : Arcachon c'était 38.

Clara : 38, d'accord. Tu avais fermé le cabinet presque un mois.

Charles : Alors c'était 37 Houlgate.

Clara : Elles n'arrêtaient de courir, de rire, de sauter dans les vagues. Toi toutes les deux minutes tu leur criais de sortir de l'eau. Elles ne savent pas nager et moi non plus ». Tu as toujours eu peur Charles, Toujours.

Charles : Oui. C'est ainsi que j'ai conçu mon métier de père : avoir peur sans cesse, ne jamais se laisser dépasser, toujours prévoir le pire.

Clara : Et c'est le pire qui nous est tombé dessus...

Clara : Moi aussi j'avais peur tu sais.

*Silence*

Clara : Peur pour elles, toujours.

Charles : Si l'amour se mesure à l'aune de la peur qu'éprouvent les parents pour leurs enfants jamais aucun enfant au monde n'aura été plus intensément aimé qu les nôtres !

*Silence.*

*Il relève son journal et disparaît derrière.*

[...]

# APPROCHE DIDACTIQUE

## L'EXPRESSION AUTOBIOGRAPHIQUE : ÉCLATEMENT ET RECONSTRUCTION

Selon Milan Kundera, écrire suppose parler de soi : « *N'affirme-t-on pas qu'un auteur ne peut parler d'autre chose que de lui-même ?* », *L'art du Roman*, Édition Folio, 1989.

Philippe Lejeune donne la définition de l'autobiographie dans son livre *Le pacte autobiographique*, Édition du Seuil, 1975 : « *Nous appelons autobiographie le récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité* ».

L'écriture dramatique puise dans le matériau autobiographique, la parole est une parole profonde en ce sens qu'elle revient de loin, elle est sortie d'un long tunnel. Elle est celle de l'enfance (« *infans* » en latin signifie « celui qui ne parle pas ») ; l'enfance, qui, une fois devenue adulte, parle enfin. Les références autobiographiques sont présentes dans la pièce par cet enfant qui prend la parole et qui est représenté par le narrateur ou le Chœur. Il précise lors de son entrée en scène : « *Je suis l'auteur, enfin l'acteur censé représenter l'auteur, là il a entre onze et douze ans.* ». Si le narrateur est Jean-Claude Grumberg enfant, Charles Spodek est aussi un double de l'auteur adulte. Le personnage incarne l'histoire réelle recueillie par l'enfant. Le temps de la maturité a permis la mise à distance pour sortir de ce long corridor obscur où la parole a germé pour lui donner naissance sur la scène.

L'autobiographie rapporte le récit de la vie individuelle. Le théâtre repose, lui, sur la représentation, le jeu des acteurs et de leur dialogue. En confrontant cette affirmation de M. Kundera, la définition de Philippe Lejeune et le principe de la représentation au théâtre, on retrouve les différentes étapes de la construction du texte dramatique de Jean-Claude Grumberg.

Le narrateur de la pièce représente Jean-Claude Grumberg enfant ; la pièce est associée à ses souvenirs d'enfance. Elle n'est pas cependant orientée vers l'histoire de sa personnalité. Elle raconte l'étape de l'après guerre dans la vie des Spodek - biographie des Spodek - qui coïncide avec celle de l'enfant aux dents cariées - autobiographie de Jean-Claude Grumberg.



© Eric Didym

*Vers Toi Terre Promise* offre un mélange des genres entre narration et théâtre, autobiographie et biographie, qui s'intensifie avec la polyphonie des discours dans le texte. La pièce devient le carrefour des hommes et de leur histoire. Et, peut-être, au dénouement, ne va-t-on pas vers la fin de la pièce mais vers une nouvelle histoire, vers une histoire à écrire.

## LA POLYPHONIE DES DISCOURS

On repèrera les dialogues, les soliloques, la voix de l'acteur revendiquant être l'auteur, le Chœur antique commentant les événements ou les émotions des personnages, les lettres concernant la spoliation des Juifs, le cantique *Vers toi Terre promise*, les chants hassidiques. Comme dans un concerto où un instrument répond à l'orchestre, le Chœur répond à l'ensemble des voix composant la pièce. Cette polyphonie discursive permet une multiplicité de points de vue autour du même thème. Aux éléments réalistes (les lettres) se mêlent les réflexions de l'homme sur la tragédie de l'histoire que constituent l'holocauste\*, les chants, les propos chrétiens de la mère supérieure sur cette vision de la guerre, la lettre de la fille cadette qui ne reviendra pas, les douleurs des patients. Cet ensemble fonde un grand chant auquel le titre du Cantique fait écho. Ce chant se révèle être la pièce elle-même, un opéra tragique et dentaire.



© Eric Didym

Les éléments textuels et illustratifs contribuent à une interprétation du texte. Le fauteuil du dentiste rappelle davantage un siège de torture sur lequel une victime non consentante est assise. Le centre du dessin est constitué d'une colonne correspondant au crachoir et au tiroir des instruments du dentiste : il représente un étrange totem à deux bras tout aussi menaçant que les visages. Ce totem barbare semble amplifier le rituel sacrificiel auquel le dentiste se prépare. Aucune sérénité ne ressort de ce dessin. La couleur noire aux griffures blanches enferme la représentation dans une image oppressante de douleur suspendue. Le spectateur doit imaginer l'horreur de ce qui vient après cet arrêt sur image selon les indices propres à la terreur qu'il voit sur le tableau, la douleur et la couleur noire dominante. L'horreur est suggérée. Le spectateur construit à partir du non dit / non dessiné.

## LA CHRONOLOGIE BOULEVERSÉE

On distingue le temps présent du dentiste, le temps passé de la spoliation, le temps futur du dentiste remplaçant, le temps du souvenir et le temps de l'arrivée en Israël.

De nombreuses temporalités interfèrent donc pendant toute la pièce où le temps est considéré à la fois comme une époque (le temps historique) et comme une durée (le temps humain – le temps des horloges), mais aussi comme projection et introspection (le temps intime).

Le temps de la pièce correspond au temps où Charles travaille dans son cabinet (temps présent) : c'est un temps qui suit normalement son évolution et couvre environ 3 ans. Cette temporalité est bouleversée et reflète les états d'âme du personnage. Quand il repense à la spoliation dont il a été victime, la scène se passe dans le passé. Un retour en arrière est opéré et le dentiste n'est plus Charles mais un dentiste français (temps passé). Quand il hésite pour partir vers Israël et qu'il tente de se projeter dans une éventuelle vie nouvelle avec la vente de son cabinet qu'il a mis trois ans à récupérer, la scène est alors projetée dans le futur. Le dentiste n'est plus Charles mais une femme qui vient du Maroc et dont l'enfant apprécie la proximité (temps futur). Le temps de l'arrivée en Israël

correspond à l'évolution chronologique de l'histoire qui fait passer le personnage de l'espace fermé du cabinet à l'escalier qu'il grimpera pour « *sortir du trou* » de sa cabine et remonter vers la lumière d'Israël (il met ses lunettes de soleil et son chapeau de paille).

Le temps a transformé la représentation de l'espace. Le cabinet était l'enfermement, Israël apparaît comme l'espace libre et prometteur. Le couple Spodek tourne le dos au passé et il va vers Israël. Temps et espace coïncident enfin dans une harmonie possible.

La violence et l'impuissance se sont transformées en volonté de changer, de tourner le dos à une existence ancienne, et d'essayer une nouvelle vie en Israël avec toute l'incertitude que cela suppose. On rappellera les dernières paroles ironiques de Charles, avançant d'un pas mal assuré, « *On se sent tout de suite chez soi...* ». Il met des lunettes de soleil et un chapeau de paille à la fin de la pièce. À l'évidence, Jean-Claude Grumberg n'est pas convaincu par cette hypothèse d'existence qu'il traite avec dérision et tendresse cependant. L'auteur n'est en effet pas dupe, changer de lieu ne signifie pas gommer le temps ni les souvenirs. Temps et espace entrent en confrontation jusqu'à trouver une harmonie à la fin de la pièce quand on atteint Israël. Le temps de la pièce s'achève, celui de la nouvelle vie des Spodek commence. Le temps qui s'écoule est celui de la vie, et il faut bien se lever du lit de sa cabine, comme il a fallu sortir du fauteuil de dentiste et s'arracher à l'espace mort pour marcher vers la lumière.



# LEXIQUE

**Antisémitisme** : nom donné à la discrimination, l'hostilité ou les préjugés à l'encontre des Juifs. Les manifestations de l'antisémitisme peuvent aller de la haine à des persécutions.

**Auschwitz** : camp de concentration et d'extermination du III Reich, situé à Auschwitz, a été créé en mai 1940 et libéré par l'Armée rouge le 27 janvier 1945. En cinq ans, plus de 1.3 millions d'hommes, de femmes et d'enfants meurent dont la plupart sont Juifs.

**Les herbes amères** : pour célébrer la Pâque, les Hébreux reçoivent de Yahvé ses prescriptions. « *Cette nuit là, on mangera la chair rôtie au feu, on la mangera avec des azymes [pain sans levain] et des herbes amères.* », Ancien Testament – Exode – la Pâque 12. La Pâque est la fête annuelle des pasteurs nomades.

**Holocauste** : terme utilisé pour désigner l'extermination par l'Allemagne nazie des Juifs, et par extension le massacre systématique d'un groupe social ou ethnique.

**Israël** : l'état d'Israël est fondé le 14 mai 1948 conformément à une résolution de l'ONU en date du 29 novembre 1947. Ce plan - qui crée en Palestine un État arabe et juif de 12000 Km<sup>2</sup> et qui fait de Jérusalem une zone internationale – est aussitôt rejeté par les nations arabes limitrophes qui, dès le 15 mai, envahissent Israël.

**Le kiddouch** : dans le judaïsme est une courte bénédiction prononcée sur une coupe de vin kasher ou de jus de raisin kasher lors du Chabbat ou d'un jour de fête.

**Sionisme** : mouvement né à la fin du XIXe siècle et visant à l'établissement du plus grand nombre possible de Juifs dans une communauté nationale autonome ou indépendante en Palestine. Il doit son nom au mont Sion, colline sur laquelle fut bâtie Jérusalem. Ce n'est qu'après la seconde guerre mondiale que le sionisme débouche sur la formation de l'État d'Israël en 1948.

**Sholem Aleikhem** : humoriste et écrivain Juif russe de langue yiddish. Il a écrit des romans, des nouvelles et des pièces de théâtre, *Un violon sur le toi*, lancée comme comédie musicale à Broadway. Il a fait beaucoup pour promouvoir la littérature yiddish et est le premier à écrire des contes pour enfants en yiddish. Ses œuvres ont été traduites dans de nombreuses langues.

**Shoah** : terme venant de l'hébreu « *catastrophe* » et désignant l'extermination par l'Allemagne nazie des Juifs de l'Europe occupée pendant la seconde guerre mondiale.

**Yiddish** : langue parlée par les communautés juives d'Europe centrale et orientale, voisine de l'allemand et enrichie d'emprunts à l'hébreu, au polonais et au russe.